

Festival de cinéma international en Abitibi-Témiscamingue **Réaliser l'impossible...**

Pierre Pageau

Numéro 270, janvier-février 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pageau, P. (2011). Festival de cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : réaliser l'impossible.... *Séquences*, (270), 13-13.

Festival de cinéma international en Abitibi-Témiscamingue Réaliser l'impossible...

Année après année, le Festival de cinéma international en Abitibi-Témiscamingue nous fait découvrir des productions locales de très grande qualité. La 29e édition n'a pas fait exception. Ce sont ces films que je retiens, tout en sachant bien qu'il y avait au programme une grande quantité de longs métrages inédits et, surtout, de merveilleux courts métrages qui font le bonheur des spectateurs (toujours assidus) de ce festival.

Pierre Pageau

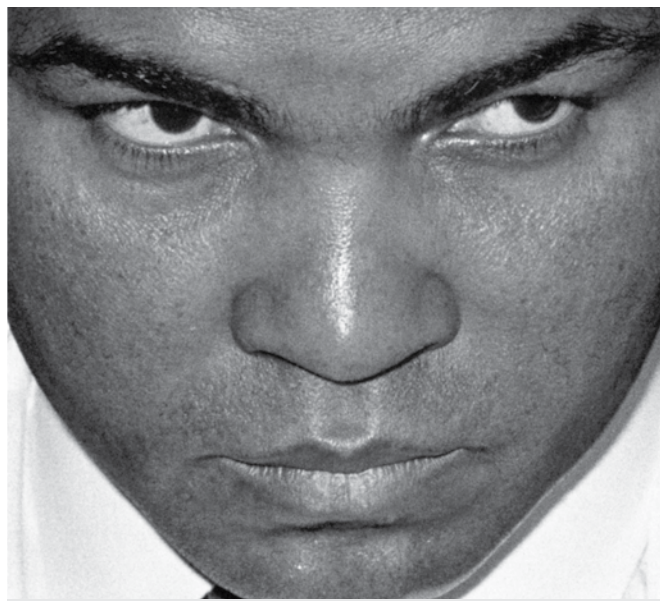
Pour bien comprendre le contexte général de la vie culturelle en Abitibi, il faut voir *Entre l'épinette et la licorne* (Dominique Leclerc). Ce documentaire de commande présente des intervenants culturels de la région et nous fait comprendre l'esprit et la démarche de ceux-ci. Ils se définissent comme des «insulaires», à cause de leur éloignement des grands centres. Les défis de la création sont nombreux. Mais le film démontre que tout est possible, à force de courage, de détermination et d'inventivité locale.

Un geste que l'on croyait impossible à réaliser a été celui de faire venir à Rouyn Cassius Clay (devenu Muhammad Ali une fois converti à l'Islam). C'est le propos du film **Voir Ali** (Martin Guérin). **Voir Ali** fait donc le récit, un peu rocambolesque, de la venue du grand boxeur Cassius Clay en Abitibi. Si le personnage d'Ali est au cœur du récit, c'est l'Abitibi que l'on découvre plus grande que nature. Cette région a réussi l'impossible : faire venir chez elle cette immense star du sport et des médias, et a ainsi réalisé un grand rêve. Le film épouse les méandres de ce projet qui a eu son lot de moments heureux, mais aussi de moments douloureux, que le réalisateur ne craint pas d'évoquer, notamment le discours d'Ali dans l'arène de la ville, qui se sert de sa tribune pour faire un prêche pro-Islam et une critique du racisme, alors que tous attendent des propos sur la boxe et le sport en général.

Un autre Noir nous surprend cette année. C'est Mamadou, ce Malien qui décide de venir travailler dans la forêt abitibienne comme débroussaillier. Dans **Les Fros**, Stéphanie Lanthier nous fait rencontrer ces «étrangers à la région» qui décident tout de même d'y vivre. L'an dernier, Patrick Pellegrino, pour présenter un artiste venu s'implanter en Abitibi, utilisait une expression algonquienne : «là où on s'arrête en passant». Dans le film de Stéphanie Lanthier, ce sont un Malien et un Roumain qui prennent la même décision. Ils font maintenant preuve d'un enracinement certain dans ce «pays sans bon sens» qu'est l'Abitibi. Ce film témoigne ainsi de l'existence d'une nouvelle génération d'Abitibiens.

Ce passage entre l'Ancien et le Nouveau est aussi au cœur de *Noire Sœur* (Marie-Claude Paradis-Desfossés). Le film souffre d'être un peu trop un «show de chaises». Mais les témoignages, sur le passage de la période où les sœurs et les prêtres assumaient l'essentiel du travail d'éducation et de soins à celle d'aujourd'hui, sont convaincants. Alors que, dans le reste du Québec, ce passage a été vécu sous forme de rupture, en Abitibi il y a eu des solutions de continuité. C'est aussi ce que montre *Et puis on s'habitue* (Sophie Dupuis), un documentaire sur une variété d'accident dans les mines à Val d'Or. Pourtant, aujourd'hui, les jeunes mineurs conservent la même passion qu'avaient leurs prédécesseurs pour leur métier. Une visite que j'ai effectuée à la

mine Doyon (gracieuseté du festival) m'a permis de constater la même chose. Aussi bien pour les religieux d'antan que pour la relève d'aujourd'hui la passion demeure.



Voir Ali

Cette passion s'exprime aussi par le cinéma de fiction, avec un groupe de jeunes créateurs du groupe Kino et aussi deux films particulièrement originaux : *Opasatica* et **Jayan V**. L'équipe des Kino de Rouyn, associée à l'Espace Court, doit faire un court en 72 heures (la durée du festival). Ces réalisateurs sont installés dans un local qui leur est réservé à même les espaces du Motel Alpin (qui héberge l'ensemble des invités du festival). Ensuite, le festival se décentralise et les films sont présentés au Cabaret de la dernière chance. Ayant assisté à la grande soirée de projection, je peux confirmer que la ferveur et la passion y étaient.

Dans *Opasatica* (Éric Morin : comédien, homme de théâtre et de télévision important de la région), l'action se déroule en hiver sur le lac Opasatica, près de Rouyn-Noranda. Il met en scène un couple dépareillé, une Espagnole et un Québécois, tous les deux en quête d'identité. L'espace abitibien en hiver se présente comme un lieu difficile; malgré cela un dernier carton dit «la folle envie de rester pour toujours». Le festival nous a aussi permis de voir un projet inusité : un long-métrage de science-fiction, **Jayan V**. Ce film a été entièrement tourné par Jean Caron (de La Sarre) et des artisans locaux. Grâce à des effets spéciaux très réussis et une bonne dose d'humour, ce film aussi démontre qu'avec détermination, débrouillardise et imagination, il est possible de «réaliser l'impossible» en Abitibi.